

## En couverture



Récolte de la tourbe à Saint-Ulric, dans le Bas-Saint-Laurent.

Les œuvres de Mériol Lehmann s'intéressent à la création de nouvelles topographies rurales par les industries extractivistes. Tel que l'explore Éric Pineault dans l'essai « Morts terrains » (p. 48), le territoire québécois est encore et toujours plus ravagé par l'extraction massive qu'exige le capitalisme avancé.



### 16 L'intro

Sur le fait de donner  
ce qu'on ne peut garder  
Nicolas Langelier

### 48 L'essai

Morts terrains  
Éric Pineault

### 58 Le reportage

Des îles qui sortent des champs  
Martin PM

### Les commentaires

80 Petit traité d'apesanteur  
Véronique Chagnon

88 L'urgence et la patience  
Julien Lefort-Favreau

92 De la tension  
de l'information retenue  
Clara Champagne

96 Nos recommandations  
La rédaction et ses  
collaborateur-trice-s

## 28 Lettre ouverte

Aux gens qui courent

Camille Giguère-Côté



## 30 En principes

Sophie Brochu

## 32 Mon bureau

Anaïs Barbeau-Lavalette



## Les correspondances

36 Péninsule acadienne,  
Nouveau-Brunswick

37 Chicoutimi, Québec

38 Shawinigan, Québec

40 Berck-sur-Mer, France

42 Paroisse de Vermilion,  
Louisiane

44 Aradah, Irak

13 Courrier

24 Donateur·trice·s

26 Mécènes et  
partenaires  
de fondation

76 Ailleurs à Atelier 10  
Des villes dans la tempête  
François William Croteau

124 La fiction

Merci

Olivier Choinière

136 La poésie

Distances

Martina Chumova

138 N'oubliez pas

## 105 Guide du Québec nouveau



108 Transition

Une forêt comme  
une page blanche

Gabriel Beauchemin

112 Visages du  
Québec nouveau

Marie-Andrée Gill en aînée

Frédéric Lavoie

115 Boire, manger,  
faire, dormir

Les meilleurs endroits  
pour découvrir le  
Saguenay-Lac-Saint-Jean

Mégan Ouellet-Lamontagne

122 Saguenay-  
Lac-Saint-Jean  
littéraire

Dans leurs mots

Stéphanie Tremblay



National  
Magazine Awards  
Les prix du  
magazine canadien



**Aux 47<sup>es</sup> Prix du magazine canadien,  
nous avons reçu le titre de meilleur magazine au pays,  
dans la catégorie Actualité, affaires et intérêt général.**

Merci à vous, lecteurs et lectrices,  
de rendre tout ceci possible.

# Nouveau Projet



**JE M'ABONNE!**

[atelier10.ca/abonnements/nouveau-projet](https://atelier10.ca/abonnements/nouveau-projet)

# L'urgence et la patience

JULIEN LEFORT-FAVREAU

Que nous dit Naomi Klein sur le trouble politique de notre époque?

## Considéré dans ce texte

*Doppelganger: A Trip into the Mirror World* (Knopf Canada, 2023)  
*The Shock Doctrine: The Rise of Disaster Capitalism* (Knopf Canada, 2007)  
*No Logo: Taking Aim at the Brand Bullies* (Knopf Canada, 2000)

## Ainsi que

La confusion d'identités. Les schémas du capitalisme.  
 La pulsion de mort. Le calme comme stratégie de résistance.

■ EN 2011, NAOMI KLEIN surprend une conversation dans les toilettes publiques d'un bâtiment de Manhattan, à proximité de Wall Street. Deux jeunes filles prétendent que Klein ne comprendrait pas les revendications du mouvement Occupy et qu'elle aurait publiquement désapprouvé une manifestation. «Je pense que vous voulez parler de Naomi Wolf», leur dit-elle en sortant de sa cabine.

*Doppelganger* s'ouvre sur cet imbroglio qui révèle bien davantage qu'une simple confusion fondée sur un prénom ou une couleur de cheveux. À ce moment, Wolf, une écrivaine et journaliste américaine, ne faisait déjà pas l'unanimité. Son interprétation du mouvement Occupy Wall Street avait déplu aux militant·e·s, et son livre *The End of America*, qui détaillait les dix étapes menant au fascisme, flirtait déjà avec le complotisme. Sans surprise, la pandémie de Covid-19 n'a fait qu'accentuer cette tendance, et, sur les réseaux sociaux, Wolf n'a eu de cesse d'«établir des ponts entre les faits et ses fantasmes<sup>1</sup>», comme l'écrit Klein, promouvant des hypothèses sans fondement sur divers sujets, de l'affaire

Dominique Strauss-Kahn à Daech en passant par les prétendus dangers de la 5G... Et le brouillage entre les deux Naomi s'est intensifié, défiant toute logique, considérant l'écart entre les idées politiques de l'une et de l'autre.

*Doppelganger* est un livre singulier dans le parcours de Naomi Klein. Jusque-là, on avait pu la classer parmi les essayistes de style *big ideas* (à chaque livre, sa thèse facilement identifiable), mais ici, elle adopte une approche beaucoup plus libre, créant une courtepoinette d'idées hétérogènes. Partant de la confusion grotesque entre Wolf et elle-même, Klein en profite pour décoder le «chaos intellectuel et idéologique de l'ère Covid» en plongeant au cœur de la notion de *doppelganger*, qui désigne un miroir inversé, un jumeau diabolique, un double maléfique, à la fois étranger et familier. Que révèle cette curieuse histoire de confusion d'identités?

Si les enquêtes de Klein la mènent habituellement sur le terrain concret de la dévastation capitaliste, des usines des Philippines aux sables bitumineux de Fort McMurray en passant par Bagdad, cette fois, c'est devant Twitter ou Fox News qu'elle cherche à comprendre

notre époque boueuse, là où la réalité se présente la tête à l'envers. Car pour comprendre son *doppelganger*, elle doit se familiariser avec toute cette soupe constituée des discours d'extrême droite, du courant antivax, du Convoi de la liberté, de Joe Rogan ou encore de Steve Bannon. Tous ces récits forment ce qu'elle appelle le «monde miroir».

Sur ce «terrain», Naomi constate d'abord une normalisation de la dissociation entre les mots et la réalité, un monde où tout le monde ment tout le temps. Cette distorsion de la réalité, on peut certes l'attribuer à la politique spectacle de Donald Trump, que l'essayiste Abraham Josephine Riesman compare à la *néokayfabe*. Jusqu'aux années 1980, la *kayfabe* a désigné un principe qui vise à faire croire au public de la lutte professionnelle que les combats ne sont pas arrangés. La *néokayfabe* repose maintenant sur un équilibre précaire de demi-vérités et de mensonges patents, mis en scène dans un spectacle flamboyant. Il devient difficile de distinguer

1. Les citations sont reproduites à partir des traductions des livres de Klein, publiés en français chez Actes Sud.

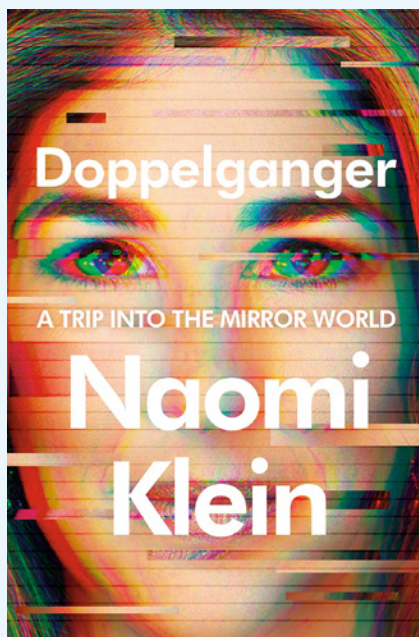
la réalité de la fiction, et, comme le soutient Riesman, qui a signé la biographie du célèbre promoteur de lutte Vince McMahon, les *fans* «peuvent devenir des obsédés délirants qui s’amusent à se disputer ou des cyniques complets qui s’empiffrent de sensations fortes, sans se soucier de la vérité». Riesman voit le trumpisme comme un dérivé *néokayfabe*, un monde de miroirs déformants dont il est impossible de se sortir. C’est cet univers de mensonges clinquants que *Doppelganger* observe avec circonspection.

Plutôt que de pointer en direction d’un seul coupable-ennemi dans cette confusion entre réalité et fantasme, Klein cherche à comprendre là où la gauche n’arrive pas à intervenir adéquatement dans ce contexte sociopolitique. Car le concept de *doppelganger* indique également tous les chemins non empruntés, les avenues non explorées, et, par conséquent, la manière dont il est possible pour quiconque de basculer de l’autre côté du miroir. Même Naomi Wolf était initialement une essayiste féministe réputée. (Klein l’avait d’ailleurs interviewée pour le journal étudiant de l’Université de Toronto!)

Cette réversibilité des identités politiques est l’occasion pour Klein de nous montrer leur précarité. Sinon, comment comprendre cette voisine que Klein tente de convaincre de voter NPD lors des élections fédérales de 2021, qui lui répond qu’après avoir été «orange» toute sa vie, elle a décidé de soutenir Maxime Bernier? Comment envisager le mouvement antivax sans reconnaître que la méfiance à l’égard des compagnies pharmaceutiques est légitime, et que le manque de transparence des gouvernements suscite la crainte? Que certains complots sont réels? Comment condamner les fantasmes de pureté de la droite—reje-ter l’autre, écarter la différence—sans interroger la tendance progressiste qui se réjouit de voir la parole de ses adversaires politiques censurée? Nos identités sont aussi composées de leur double réversible<sup>2</sup>. Mais ce qui distingue Klein de Wolf, c’est la volonté de la première

de schématiser les mécanismes du capitalisme et des croyances, plutôt que des complots.

*Doppelganger* marque à la fois une brisure et une continuité dans l’arc de l’œuvre de Klein. Rupture, je l’ai dit, sur le plan du style—digressif—et de la méthode, plus essayistique. En effet, *Doppelganger* n’adopte pas une démonstration aussi organisée que celle de ses



précédents ouvrages. Mais il contient aussi les clés de lecture de l’ensemble de la bibliographie de l’auteurice, notamment lorsqu’elle évoque «le calme comme résistance aux chocs».

Dans *The Shock Doctrine*, paru en 2007 dans la foulée de l’ouragan Katrina qui avait dévasté La Nouvelle-Orléans deux ans plus tôt, Klein s’est penchée sur la tendance qu’a le capitalisme moderne à tirer avantage des crises pour étendre son contrôle tout en mettant à mal (pour le dire poliment) les valeurs démocratiques. Elle soutient que chaque désastre, que ce soit le 11 septembre 2001, la chute de l’Empire soviétique ou le tsunami au Sri Lanka, est une occasion de privatiser les infrastructures publiques et d’implanter de radicales mesures d’austérité. Chaque

fois, l’histoire semble se répéter: le pouvoir en place profite de l’inertie et de la terreur de la population pour opérer des changements radicaux dans l’économie et favoriser l’enrichissement des grandes entreprises. Cette stratégie du choc, qui s’inspire des enseignements de Milton Friedman, prône une déréglementation absolue des marchés et une intervention minimale—idéalement nulle—de l’État dans l’économie.

Cet impérialisme économique avance main dans la main avec la répression (parfois sanglante) du droit syndical, des libertés individuelles et collectives, bref, de tout ce qui pourrait entraver la bonne marche du capitalisme. Le capitalisme du désastre ne se limite donc pas à une seule forme d’impérialisme: la destruction du tissu social est aussi, et Klein l’a montré éloquentement, un impérialisme *culturel*. En effet, l’invasion de l’Irak, menée sous des prétextes belliqueux et justifiée par la supposée volonté d’aider le peuple irakien à se reconstruire économiquement (alors que ce sont plutôt les allié-e-s de l’administration Bush qui se sont enrichi-e-s au passage), a révélé avant tout une volonté des Américain-e-s d’étendre leur influence culturelle. Détruire la culture, oblitérer les singularités locales pour reconstruire, sur de nouvelles bases, celles de l’impérialisme américain; faire subir à une population une série de chocs pour faire table rase du passé, pour que la mémoire culturelle n’entrave pas la liquidation de tout ce qui est public, de tout ce qui est lié à l’histoire et aux besoins des communautés. Cette stratégie révèle une volonté de puissance: ravager l’environnement, anéantir la culture, exécuter les opposant-e-s politiques, autant de pulsions profondément destructrices.

L’écrivain John Berger aurait confié à Klein que la lecture de *The Shock Doctrine* lui aurait amené du calme, plutôt que de la colère. C’est une des

2. Le travail de Sarah Schulman est d’ailleurs utile pour aller plus loin dans cette réflexion, notamment *Conflict is Not Abuse* (2016) et *The Fantasy and Necessity of Solidarity* (2025).

continuités du travail de Klein que *Doppelgänger* réaffirme avec force: le calme est une forme de résistance. Devant les chocs qui ébranlent les identités, devant les crises qui bouleversent nos schèmes de compréhension du monde, la fureur et la rage sont légitimes, mais ne permettent pas toujours d'établir des stratégies efficaces pour lutter. L'information ne doit pas mettre en état de choc; elle ne doit pas provoquer la stupeur. C'est d'ailleurs l'une des modalités du «monde miroir» que de bombarder d'informations confuses de telle manière que les spectateur-trice-s sont à la fois indigné-e-s et paralysé-e-s.

*Doppelgänger* s'inscrit aussi dans l'œuvre de Klein en mesurant le rétrécissement de la liberté d'expression sous l'effet de l'action des entreprises. Déjà, dans *No Logo*, publié en 2000, l'auteur soumettait l'hypothèse d'un lien constitutif entre la privatisation du langage (le droit d'utiliser ou pas certaines images ou certains mots protégés par la propriété intellectuelle) et une privatisation plus large de l'espace public. Elle voyait là, à juste titre, un rétrécissement de la liberté d'expression, bien avant que ce débat ne déraile complètement. Si *No Logo* peut s'avérer utile pour recadrer celui-ci, c'est qu'il nous rappelle que la liberté d'expression n'est menacée ni par les *wokes* ni par les complotistes (même les plus extrêmes), mais bien par les formes de censures économique et juridique qui limitent les discours critiques; qu'il s'agisse de poursuites-bâillons, ou, tout simplement, d'une expropriation symbolique du langage et de notre capacité à en faire usage dans l'espace public.

Vingt-cinq ans plus tard, *Doppelgänger* montre que la «déprivatisation» de l'internet est une condition nécessaire à la démocratie: les entreprises d'hier privatisaient l'espace public, les GAFAM d'aujourd'hui s'approprient les outils numériques et empêchent leur potentiel usage pour le bien commun. C'est une autre forme de détournement de la liberté d'expression. Et comme on le voit aux États-Unis, ce mélange de propriété privée des moyens de communication

**Le concept de *doppelgänger* indique également tous les chemins non empruntés, les avenues non explorées, et, par conséquent, la manière dont il est possible pour quiconque de basculer de l'autre côté du miroir.**

et de technologies de surveillance est le terreau sur lequel pousse le fascisme.

*No Logo* s'intéressait à l'omniprésence de la publicité et du marketing, à l'uniformisation de la culture et aux mutations qu'elles provoquent dans le monde du travail. Plus les grandes entreprises investissent dans leur image de marque, moins elles ont de capitaux disponibles pour les infrastructures de production—Nike en est l'exemple paradigmatique. Ces entreprises sont graduellement délocalisées vers le Sud global, ce qui accentue le déséquilibre économique Nord-Sud, tout en appauvrissant les travailleur-euse-s manufacturier-ère-s de l'Amérique du Nord et de l'Europe. En termes marxistes: le marketing fétichise la marchandise pour mieux occulter ses conditions de production. En somme, avec cet ouvrage, Klein a rendu visible le coût réel de la nouvelle itération d'un capitalisme qui vend un style de vie plutôt que des objets de consommation.

*No Logo* ne résiste cependant pas parfaitement à l'épreuve du temps. L'accélération des changements climatiques nous rend nostalgiques d'une époque où la crainte de l'envahissement par la publicité était à ce point prégnante. Le consumérisme de 2025 fait bien davantage que creuser les inégalités sociales; il relève désormais d'une profonde pulsion de mort qui met en péril l'aventure humaine sur la Terre. De plus, Klein était loin de se douter en 1999 que l'ALÉNA serait relégué aux oubliettes de l'histoire, non par une vaste résistance anticapitaliste, comme elle l'exhortait alors, mais par un despote mal éclairé. L'histoire prend parfois des détours surprenants.

La critique de la mondialisation qu'offrait Klein était certainement novatrice pour le grand public auquel elle s'adressait. Le tour de force de cet ouvrage réside dans le télescopage qu'il propose entre les enjeux locaux (l'envahissement des campus par la publicité, la récupération de l'art par le *branding*) et internationaux (l'exploitation scandaleuse de travailleur-euse-s dans le Sud global). Klein montrait que le capitalisme avancé menace, certes, d'uniformiser la culture, mais plus encore, qu'il n'est possible qu'à condition de bafouer les droits et libertés des travailleur-euse-s délocalisé-e-s. Le monde miroir de *Doppelgänger* confirme les pires craintes à l'égard de la mondialisation: le complotisme voyage partout sur terre à la vitesse de l'éclair, alors que les solidarités sont sans cesse fragilisées par des dynamiques globales. Une uniformisation dystopique, en quelque sorte.

Comme *The Shock Doctrine* et *No Logo*, *Doppelgänger* réitère l'urgence de s'organiser et l'importance de la stratégie. Devant l'imminence des bouleversements liés à la crise climatique et la montée du fascisme, les changements sociaux doivent venir de la base, d'une organisation militante. C'est d'ailleurs un apport net de la pensée de Klein que de ne pas mettre dos à dos les «grandes causes» et les luttes liées à des enjeux identitaires locaux. La tension entre l'échelle locale et l'internationalisme contemporain est une préoccupation constante pour elle, tout comme elle l'est pour de nombreux-ses penseur-euse-s anticapitalistes comme

Pierre Dardot, Christian Laval, Kristin Ross, ou encore Erik Olin Wright. Comment penser l'organisation politique, comment orchestrer des solidarités au-delà des frontières nationales ?

Cette tension irrigue la forme même de toute son œuvre, qui alterne entre exemples internationaux et canadiens. *Doppelganger*, par exemple, s'attarde au vortex mondial du « diagonalisme », cette nouvelle coalition de droite populiste où le nouvel âge rencontre l'antivax, et où la méfiance envers le pouvoir autorise le racisme et l'eugénisme. Mais le livre s'ancre également dans l'histoire coloniale du Canada et dans sa vie politique contemporaine. Il cartographie le capitalisme jusque dans les dimensions les plus locales, voire dans les recoins les plus intimes de l'existence de Klein.

**Le trumpisme est une version extrême de la stratégie du choc. Il faut, face à ce spectacle disgracieux et inquiétant, savoir en quelque sorte jouer avec le temps.**

*Doppelganger* est une puissante figuration des résultats de la destruction de la sphère publique organisée par le néolibéralisme. Ce n'est pas un hasard si Klein a prêté l'oreille aux délires circulant sur les plateformes, aux formes de surveillance qu'elles renforcent, au rétrécissement de la liberté d'expression qu'elles engendrent. Ces phénomènes sapent la puissance d'agir des citoyen-ne-s, d'où l'urgence—et c'est bien le fil continu du travail de Klein—d'une mobilisation « large », faite de nouvelles solidarités.

Avec *Doppelganger*, Klein ne joue pas le jeu des supposé-e-s « conservateur-trice-s de gauche » qui déplorent la fragmentation des luttes progressistes. Son argument est plus habile, et surtout, plus

stratégique. Elle plaide plutôt pour un *détachement de soi* afin de créer des mouvements politiques efficaces : « il est temps de mettre nos douleurs personnelles et nos individualités de côté, de s'ouvrir à tous les types de liens et de parentés possibles, et de tendre la main à tous ceux qui partagent avec nous le désir de combattre les forces d'annihilation et d'extermination et leurs fantasmes de pureté et de perfection ».

Il s'agit, dit-elle, d'« émousser les arêtes de nos identités, aussi justifiées puissent être ces défenses », afin d'atteindre une forme d'universalisme. Pas un universalisme abstrait qui fait fi des différences au nom de la conservation d'un monde ancien, mais plutôt une union devant les nouvelles oligarchies (une forme de populisme vert, qui n'est pas sans rappeler le travail de Bernie Sanders et d'Alexandria Ocasio-Cortez aux États-Unis). Et pour cela, il est nécessaire de rester attaché-e-s à « nos expériences et nos dettes historiques », tout en travaillant à construire de nouvelles structures plus justes. Le déni de la réalité du « monde miroir » est aussi celui de la plasticité des identités, mais plus encore, de la mutabilité du monde. Les systèmes actuels, ceux qui ne font qu'engendrer de la destruction, sont eux aussi réversibles, comme les identités.

Si Klein nous lègue déjà quelque chose, c'est une politique du temps fondée sur l'urgence et la patience, pour reprendre les mots de l'écrivain belge Jean-Philippe Toussaint. Le trumpisme est une version extrême de la stratégie du choc : chaque jour, les mesures absurdes se multiplient et nous sidèrent, telle une Méduse clownesque. Il faut, face à ce spectacle disgracieux et inquiétant, savoir en quelque sorte jouer avec le temps. Le calme s'impose. Et ce calme est, d'une certaine manière, imposé par le rythme même des livres de Klein, extrêmement longs et richement étayés, comme de patients exercices de lucidité, loin de la précipitation de certains essais qui ne s'autorisent ni le développement ni la digression.

L'œuvre de Klein est toute entière traversée de configurations temporelles

complexes. Dans l'introduction de *The Shock Doctrine*, intitulée en français « Éloge de la table rase. Trois décennies à défaire et à refaire le monde », elle cite en exergue la Genèse : « La terre se pervertit au regard de Dieu et elle se remplit de violence. Dieu vit la terre : elle était pervertie, car toute chair avait une conduite perverse sur la terre. Dieu dit à Noé : La fin de toute chair est arrivée, je l'ai décidée, car la terre est pleine de violence à cause des hommes et je vais les faire disparaître de la terre. » Klein en appelle, dans plusieurs interventions publiques, à « un exode du sionisme », mobilisant un autre récit biblique, celui de la sortie du peuple hébreu d'Égypte, pour invoquer la fin d'une autre forme de colonialisme. L'impérialisme néolibéral, le colonialisme, l'extractivisme, le complotisme : autant d'idéologies qui se nourrissent d'une cosmologie de la destruction et du commencement, de l'exploitation infinie du sol et des êtres. On trouve chez Klein une véritable vision du futur, le désir de nommer des utopies concrètes, des projets de société qui s'appuient sur la mémoire militante et culturelle que le capitalisme cherche à détruire avec autant de vigueur que les écosystèmes.

Klein conclut *Doppelganger* sur un fantasme de reconstruction : « Le vertige nous envahit quand le monde que nous pensions connaître ne tient plus. Celui que nous connaissons s'effondre. Ça n'a pas d'importance. C'était un édifice qui ne tenait que par le déni et le désaveu, le refus de voir et de savoir, les miroirs et les ombres. Il devait s'effondrer. Maintenant, dans les décombres, nous pouvons bâtir quelque chose de plus fiable, de plus digne de notre confiance, de plus apte à supporter les chocs à venir. » Et pour bâtir ce nouveau monde, il faudra urgemment user de patience. ●

---

Julien Lefort-Favreau est professeur de littérature et d'études culturelles au Département d'études françaises de l'Université Queen's. Son essai « Crises dans les universités ontariennes » est paru dans *Nouveau Projet* 27.